

MARIE-LOUISE BASTIN NOUS A QUITTÉ

Anne Leurquin

MARIE LOUISE BASTIN a pris le chemin des ancêtres une nuit, le printemps de l'an 2000.

Bien qu'établie au Portugal depuis quelques années, elle n'avait jamais cessé de répondre à toutes les propositions d'écriture qui concernaient les Tshokwe. Avec la délicatesse, l'honnêteté qui la caractérisaient, elle avait offert à l'Université de Coimbra l'ensemble de ses notes, ses documents photographiques et une grande partie de sa bibliothèque en souvenir de l'accueil que lui avait réservé la Compagnie des diamants d'Angola lors de son séjour à Dundo en 1956. L'Université de Porto l'avait récemment célébrée. L'hommage qui lui était rendu s'adressait tout autant à son oeuvre qu'à sa personne. Discrète, un peu timide en publique, elle se révélait drôle, spirituelle, audacieuse dans le privé. Notre première rencontre à l'Université libre de Bruxelles où elle enseignait les arts d'Afrique noire m'a laissé un souvenir ineffable. prologue à une longue amitié. D'une personnalité peu banale, elle a su communiquer à un cénacle de quelques étudiants son goût pour les objets ethnographiques.

Son parcours avait été singulier. Étudiante à l'École d'Art de la Cambre, fondée dans la pure tradition du Bauhaus, elle en sortit graphiste et exerça le métier de publiciste pendant quelques années. Sa passion pour les arts de la modernité allait lui permettre de découvrir l'«artisanat» africain au sein de cette école. Des 1948, une rencontre avec le professeur Frans Olbrechts au Musée Royal d'Afrique Centrale à Tervuren est déterminante pour l'avenir de ses recherches. Initiée par celui-ci à la découverte des styles, sous-styles et manières d'artistes, elle entreprend une classification rigoureuse des objets du musée de Dundo en Angola. Cette somme de connaissance fera l'objet d'une très belle publication devenue

aujourd'hui une rareté bibliophilique : *Museo Do Dundo. Art Décoratif Tshokwe* (Compagnie des diamants d'Angola. Lisbonne, 1961, en deux volumes). Référence incontournable, l'ouvrage met en évidence la symbolique associée aux motifs graphiques des arts «décoratifs» tshokwe, le contexte de leur usage et les styles qui les distinguent. Deux autres missions (1976 et 1984) lui permettent d'approfondir ses connaissances concernant l'histoire du peuple tshokwe et ses conséquences dans l'établissement de zones stylistiques significatives. Approfondissant ses recherches, Marie-Louise Bastin est amenée à traiter de la même manière les peuples apparentés aux Tshokwe afin de déterminer les zones de contaminations stylistiques par rapport à un art d'origine. En élargissant son champ d'investigation, elle nous a donné un panorama plus vaste des arts de l'Angola.

L'approche stylistique de leur statuaire et de leurs masques, et celle, rituelle, de leurs traditions et de leurs croyances l'ont foncièrement guidée dans l'élaboration d'un nombre impressionnant de livres, de catalogues d'expositions et d'articles de revues. L'ensemble de ses publications a largement contribué à définir une esthétique des arts tshokwe.

Certes, les Tshokwe et les arts d'Afrique noire en général avaient monopolisé sa vie. Mais, de la même façon, elle n'avait jamais cessé de s'intéresser aux arts contemporains et tout particulièrement à la musique pour laquelle elle avait une écoute attentive et passionnée.

Entourée des oeuvres de ses amis peintres et sculpteurs, elle nous accueillait, à nous, à ses étudiants, à qui elle offrait la possibilité de rencontrer toutes les personnalités africanistes qui ne manquaient pas de la visiter. Et dans cette ambiance chaleureuse, nous découvriions un monde, d'autres mondes, ceux de l'amitié et du savoir auprès de celle que nous étions quelques-uns à avoir surnommée Mama Tshokwe.

Anne Leurquin – in Paris, *Art Tribal*, n° 23 /2000